

doublement les bénéfices du cultivateur lorsqu'elles sont données coupées, hachées et salées.

Guérison des différentes maladies du bœuf.

D. Quand un bœuf ou une vache est enflé que faut-il faire ?

R. Il faut lui faire avaler huit grammes d'amoniac liquide dans une chopine d'eau de lessive froide, et promener la bête, en la forçant à marcher vite ; si elle ne guérit pas promptement, alors il faut lui entrer le bras dans le fondement à plusieurs reprises. Ce remède est le meilleur de tous.

Quand on prend la bonne habitude du saler la nourriture des bêtes et que l'on mélange le vert avec le sec, on ne voit presque jamais d'enflures des bestiaux, et on voit rarement des maladies. Salez donc la nourriture.

Quand les bêtes ont des ardeurs ou des démangeaisons, on met un peu de goudron avec de l'eau dans un pot, et on bassine souvent les endroits malades : la bête sera bientôt guérie.

D. Lorsqu'une grave maladie se déclare sur un bœuf ou sur une vache, et qu'on est loin du vétérinaire, que faut-il faire ?

R. Il faut de suite saigner l'animal ; mais si la maladie est déclarée, il faut séparer la bête malade des autres bêtes et lui passer plusieurs sétons au fanon ; si les sétons rapportent beaucoup, c'est un bon signe. alors il faut lui faire avaler une grande quantité d'eau tiède, mêlée de miel et de vinaigre ; ce sont les meilleurs remèdes contre les plus mauvaises maladies épizootiques.

On doit observer une diète sévère, et donner peu à peu une bonne nourriture sèche et salée.

Quand un bœuf boite et qu'il a le pied enflé, il faut saigner au-dessus de la partie malade ; s'il y a machure, il faut l'ouvrir et laver le mal avec de l'urine et de l'huile chaude ; si le pied est écorché, on frotera la plaie avec de la veille graisse et le mal sera bientôt guéri. Si le bœuf ou la vache a le genou enflé, on y mettra un cataplasme de graine de lin avec du miel et de l'ortie bouillie, ainsi que de la farine de seigle, et le genou sera bientôt guéri.

Quand un bœuf ou une vache a des battements de flanc causés par suite d'un grand travail, il faut faire bouillir de la bourrache et de la chicorée sauvage dans deux pintes de lait, que l'on réduit à trois chopines, et on en donne un lavement à la bête malade : on lui fait boire ensuite de l'eau tiède avec de la mélasse et du miel.

D. Lorsqu'une vache ou un bœuf, ou un élève tousse ou perd l'appétit et semble malade, que faut-il faire ?

R. Il faut de suite prendre la langue de la vache ou du bœuf avec la

main, la tenir longtemps pour faire baver beaucoup : cette évacuation est très-salutaire. On ne peut s'imaginer la quantité de bétail sauvé par cette bien simple pratique. Il faut ensuite lui donner un breuvage d'orge et de miel, en tisane tiède, et frictionner le dos, les reins et les jambes fortement. Il faut mettre à la diète jusqu'au rétablissement de la santé, et saler la nourriture.

PICHERIE-DUNAN.

Je recommande de bien suivre mon livre, pour tous les soins à donner aux bestiaux.

Il faut mettre une poignée de sel dans un sceau plein d'eau, et avec un balais on en arrosera la paille, le foin, les choux, etc.

Les fourrages et les chevaux de trait léger.

On saura tirer profit de l'article suivant extrait d'un journal français.

La longue sécheresse du printemps a eu une fâcheuse influence sur la végétation des fourrages. Le rendement à l'arpent est de beaucoup inférieur à celui accusé pour les années moyennes. Aussi, le prix de cette denrée atteint-il aujourd'hui un chiffre qui devra rendre l'entretien du bétail excessivement onéreux. Cette circonstance exceptionnelle cause déjà une espèce de panique qui a pour conséquence une notable diminution survenue dans le prix des animaux, et une augmentation très grande dans le cours commercial des fourrages. L'on se demande, en effet, comment on pourra arriver jusqu'à la récolte prochaine, même en mettant dans la distribution des rations la plus grande parcimonie.

Ménager ses fourrages.

Parmi les mesures économiques auxquelles on devra avoir recours, il en est une qui doit primer les autres, c'est celle qui se rapporte à la consommation rationnelle des fourrages. Alors qu'un produit est rare et cher, il n'en faut faire usage qu'avec discernement, et ne le distribuer qu'aux animaux pour lesquels il est d'une nécessité indispensable. Assurément, les chevaux qui sont appelés, soit à déplacer de lourds fardeaux, soit à accomplir les travaux du sol, ne sauraient se passer de fourrages à chacun de leurs repas ; mais en est-il de même pour le cheval de trait léger, pour celui qu'on emploie au service du tilbury, de la calèche et même de la selle ? Une excursion dans le domaine de la physiologie animale nous permettra de répondre négativement.

Déglutés, après avoir été soumis à la mastication et à l'insalivation, les aliments séjournent un temps plus ou moins long, suivant leur plus ou moins de digestibilité, dans un résér-

voir particulier qu'on appelle estomac. Là, avant d'être modifiés dans leurs propriétés physiques, ils agissent mécaniquement. Au fur et à mesure de leur introduction, ils dilatent le sac, et celui-ci prend un développement d'autant plus accusé, que la nourriture est plus abondante, et qu'elle renferme moins de principes solubles. Ces matières ne tardent pas à s'imprégner d'un liquide particulier sécrété par l'organe, c'est le suc gastrique.

Evidemment la dilatation de l'estomac ne saurait avoir lieu sans que cet organe prenne la place occupée par certains organes voisins. Une portion de la masse intestinale est refoulée en arrière d'abord ; puis, quand celle-ci offre de la résistance, la cloison qui sépare le ventre de la poitrine le diaphragme, est à son tour portée en avant, et vient, en quelque sorte, faire hernie dans l'espace réservé aux principaux agents mécaniques de la respiration.

Ces agents ne se trouvant plus dans les conditions favorables pour prendre leur entier développement pendant l'inspiration de l'air extérieur, n'ont plus qu'un jeu restreint. Le seul inconvénient résultant de cet état de choses, pendant le repos à l'écurie, est une accélération anormale de la respiration. Mais il n'en est plus ainsi pendant l'exercice.

Ce qu'il faut au cheval léger.

Pour suffire à la course au trot soutenu, le cheval a besoin d'introduire dans ses poumons une grande quantité d'air : les vésicules de l'organe se dilatent, le mouvement des côtes est actif et étendu. Alors qu'aucun obstacle ne s'oppose au libre jeu de l'appareil, les phénomènes respiratoires s'accomplissent normalement. Il en est autrement si l'estomac est plein d'aliments qui, souvent en grand volume, contiennent peu de principes nutritifs. La capacité de la poitrine ayant diminué par suite du refoulement en avant du diaphragme, l'air introduit par la trachée et les bronches ne trouvant pas à se loger dans les vésicules pulmonaires incomplètement dilatées, presse contre les parois de ces mêmes vésicules et les déchire. De ces ruptures résulte ce qu'on appelle une emphysème pulmonaire se traduisant à l'extérieur par une irrégularité dans les mouvements du flanc, autrement dit par la pousse.

La plénitude trop grande de l'estomac du cheval et l'exercice rapide immédiatement après le repas sont une des causes les plus fréquentes de cette affection. Est-ce à dire, pour cela, qu'il faille attendre, avant de les soumettre au travail, que les chevaux légers aient complètement achevé leur digestion ? Heureusement non ; car alors on perdrait chaque jour un certain nombre d'heures, et